

La ville tient captif

André Major

Volume 5, numéro 4 (28), juillet-août 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30243ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (1963). La ville tient captif. *Liberté*, 5(4), 297-299.

ANDRÉ MAJOR

La ville tient captif

*je vais comme comme je peux
dans mes labours dévastés
je vais suivant mes poings
et leur point de repère*

*je traîne à mes reins une fille
elle s'apprête à m'aimer
dès que ma nuque s'abandonne*

*mes labours ces rues crépitantes
et dévastées piétinées par la fatigue
un îlot parfois les chamarre et les baigne
un îlot carré Viger
petit jardin des pauvres
un îlot où tu m'attends pour pleurer
comme si j'étais un arc-en-ciel*

*nous marcherons tout à l'heure
je l'aurai derrière moi
je fendrai mon peuple pour mieux le crier
triste caravane des samedis soirs*

*s'il n'y avait pas ce village chinois
au coeur de la ville
nous irions vers le fleuve
ultime parallèle où chacun se refait
un air de bien aller*

*village chinois rue Clark
 nous n'irons pas manger dans ces cafés de lumières
 et d'odeurs étrangères
 nous sommes pauvres ma triste aimée
 et je me tiens dans mon corps sans amour ce soir*

*je t'aimerai de ne pas me supplier
 ta prière à mes oreilles est torture
 que seul bonheur éteint*

*regarde le ciel
 regarde le plafond du pays
 par-delà les façades
 par-delà les regards qui te brûlent ou te glacent
 mais la ville tient captif le plus malin de ses barbares
 nous marchons au coeur de sa détente
 il sera minuit sera dimanche*

*vois ces visages
 ils sont battus par la semaine
 vois ces épaules
 tant de charges les ont voûtées
 pour qu'augmente le plaisir des seigneurs
 je dis ces choses que tu sais
 afin que notre solitude ne les étouffe pas*

*les enfants sont sales
 mordent leurs jointures pour ne pas pleurer
 ils ne sourient jamais aux grimaces*

*ce désespoir nous cerne dans sa suie
 et nous laisse seuls*

*un peuple en lui-même se déteste et s'abîme
 on ne fera rien pour le transfigurer
 si je me tais
 toi tu le sais qui m'accompagnes
 fille fiévreuse que guette l'effroi*

*ton baiser est un éclair
qui retombe dans son frisson
et le vent se le gagne
le silence est tel que nous croyons
vivre dans nos pas*

*sommes-nous des bêtes
pour paître dans cette ville
l'amour n'avoue que son désir
d'éteindre son pareil
tu as délaissé le scapulaire pour le poème
et tout ne rime qu'au sanglot
oh fille mes bras me suivent indifférents
il faudrait recommencer l'espoir
dans une chambre nouvelle
redresser sa voix et la durcir
qu'elle culmine jusqu'au cri!*

*étirer la flamme
qu'elle dure!
ce peuple s'affolle
dans les battements de notre sang
il nous faudrait un dévouement d'abeille*

André MAJOR